

UN GENTILHOMME : IMPRESSIONS D'UN LECTEUR

Quoi de plus émouvant, dans l'œuvre d'Octave Mirbeau, que ces trois chapitres restés orphelins et sur lesquels pèse encore l'ombre d'Alice.

Dans sa tentative pour falsifier les vingt dernières années d'activité de Mirbeau, sa veuve s'imaginait peut-être, en les publiant, pouvoir nous renvoyer à jamais en 1892...

À cette époque notre auteur aurait été tenté par un projet d'épopée sur la déchéance de la noblesse rurale.

Mais 1892 est justement un tournant dans la vie et l'œuvre de Mirbeau ; le début de ses rapports étroits avec l'anarchie, de sa lutte ouverte et violente contre les valeurs établies et pour les grandes causes.

L'« épopée », annoncée à grands sons de trompe et confirmée à plusieurs reprises jusqu'en 1904, a avorté. Bien sûr, nous avons été habitués à être prudents devant les affirmations d'Octave. Mais le temps a beaucoup compté dans son œuvre. Il s'est mis assez tard à écrire ses propres œuvres, trop tard probablement. Il lui était vraisemblablement impossible de venir à bout d'un tel projet lorsqu'il décida de s'atteler à la tâche. Le moment n'était guère favorable. Mirbeau était appelé à défendre d'autres causes, celle de l'Anarchie notamment.

Par ailleurs, la mise en œuvre d'une épopée, une forme nouvelle pour Mirbeau, semble s'être révélée insoutenable et semble avoir condamné dès l'origine le projet à l'échec.

En effet, au lieu du fleuve calme et puissant qui roule dès les premières pages de *Guerre et paix*, prêt à modifier son cours au gré de l'avancée puis de la retraite de Napoléon, les chapitres qui retiennent ici l'attention nous font plutôt penser au débit inexorable d'un torrent, encaissé entre de sombres murailles, qui s'élargiront dès le second chapitre, pour se perdre au-dessous d'une marche d'escalier sous la bottine d'un marquis à l'issue du troisième.

À l'inverse du patriarche de Iasnaïa Poliana, Mirbeau a dû lutter longtemps pour s'imposer tel qu'il se voulait. Son style précipité, impétueux, qui l'oppose à Tolstoï qu'il admire, est marqué par l'urgence d'écrire à laquelle notre écrivain a dû souvent se soumettre.

Dès lors, mener à son terme une épopée devenait problématique. Et Pierre Michel a souligné dans la présentation de cette œuvre, l'incompatibilité de la forme de l'épopée avec une narration à la première personne.

Si nous en doutions, les deux personnages principaux, le secrétaire et le marquis, apparaissent cernés avec tellement de précision dans leur caractère et leurs intentions, qu'il paraît difficile de voir subsister le doute quant à leur devenir. Le secrétaire se montre d'emblée timoré à l'excès, inapte à réaliser aucune ambition susceptible de l'élever au-dessus de sa médiocre situation de départ. Les dix lignes d'introduction, si confuses soient-elles, en fournissent un début de preuve.

De son côté, s'arrachant à son domaine, le marquis est déjà en voie de perdre dans les marécages de la politique son identité, le seul véritable héritage attaché à son nom, son amour, sa connaissance de la terre et de ses fruits, même s'il semble plus sensible au profit qu'il peut en tirer qu'à leur beauté... C'est le début de la chronique d'un égarement annoncé, par le Gentilhomme lui-même. Celui-ci avoue être déjà happé par le démon de la politique, entité de nature jalouse et qui suppose, pour s'en attirer les faveurs, particulièrement à cette époque où les institutions politiques sont très instables, 1877, d'effectuer reniement sur reniement.

Déjà lié aux grandes familles d'Europe, pour sauver sa maison, notre personnage s'est intégré par le mariage au monde de l'argent en épousant « une juive de Berlin. » Ce nouveau démon, l'argent, n'appelle lui aussi que la servitude en contrepartie des services qu'il prodigue.

Dans le même temps, la révélation de l'existence de plusieurs enfants du marquis, enfants que nous ne verrons pas plus que leur mère, nous rappelle, *mezza voce*, l'entente des républicains réalisée avec la Prusse pour écraser la Commune de Paris, ce que Mirbeau n'a jamais pardonné à la République. La Troisième du nom naît en effet sur ce « socle sanglant », comme le notera en 1900 Georges Darien, un anarchiste et non des moindres, dans *La Belle France*.

Opportuniste le marquis l'est avant tout, il s'en vantera au second chapitre. Amblézy-Sérac, conscient de son choix, proclamera lui-même la sentence visant sa caste, en jugeant anachroniques et ridicules les monarchies survivantes d'Europe, à l'instar de la noblesse, confinée dans l'attentisme... Ce jugement sera renouvelé par Mirbeau qui écrira dans *La 628-E8*, en parlant des familles nobles : « *Elles ne déchoient pas, elles continuent.* »

Nous sommes à un tournant de l'Histoire de la France : le cas du Gentilhomme est entendu. S'il veut compter, il lui faudra devenir républicain...

Pourquoi donc, dès lors, s'attarder sur un texte dont la forme et le fond ne paraissent plus devoir nous réserver aucune surprise ?

Parce qu'il me semble y voir, comme dans un mouvement de symphonie, le retour de thèmes et de préoccupations chers à notre auteur..

En arrière-plan du récit, Mirbeau nous donne à voir ce que l'on pourrait appeler un "Adieu à Rémalard", l'adieu à une jeunesse passée dans une famille heureuse, avec les tableaux d'une nature somptueuse, qui certes finit par engendrer l'ennui par le cadre social étroit que la campagne impose, mais vers laquelle Mirbeau reviendra toujours...

Un adieu silencieux comme la nature est belle, et seule chose admirable selon l'auteur..

* * *

Le premier chapitre est tout entier consacré au narrateur, le secrétaire.

Mirbeau a jeté dans ce chapitre, teinté du noir le plus profond, toutes ses détestations : l'hypocrisie, le poids de l'argent, le mépris affiché des pauvres par les possédants, celui des filles publiques, détestations auxquelles il nous confronte en faisant appel à nos cinq sens (la cuisine de Mme Berget, le lit de l'auberge, etc..), ce qui fait de ce chapitre un festin... de fiel.

Cette ouverture sinistre est marquée du sceau du grotesque avec l'épisode du perruquier entrevu par le secrétaire au retour de sa promenade nocturne. Dans le grotesque logent le comique et l'horrible, le désespoir aussi, trois marques de notre auteur, qui seront imprimées sans retour sur le personnage du secrétaire.

Mirbeau semble contempler à travers son personnage l'enfer auquel il a échappé, celui de la misère, des dettes, de l'impossibilité à se réaliser.

Loin de nous donner ici une image frileuse de lui-même, Mirbeau nous dit que, sans relations, sans convictions, sans volonté, on ne peut arriver à rien dans ce monde. Que ceux qui se laissent porter par la vie plutôt que de la saisir à bras le corps, sont irrémédiablement broyés.

Balzac, dans les *Illusions perdues*, ne nous dit pas autre chose. Flaubert répète le même message avec le personnage de Frédéric dans *L'Éducation sentimentale*.

Le Lucien de Rubempré de Balzac, ressemble assez au secrétaire : comme lui, il est vaniteux, indécis. Lucien a pu faire illusion un temps, car il avait du talent, était beau, et surtout il a eu de la chance. Mais comme le secrétaire, il était vaniteux à contretemps, inconséquent.

Ces deux images inversées de leurs auteurs, créées sur un autre registre que celui de Mirbeau, confirment l'horreur émanant de la société telle qu'elle est constituée et la nécessité qu'il y a à se dégager de ses pièges.

Ainsi, que Mirbeau ait regretté d'avoir dû vendre sa plume, cela est bien certain, mais avait-il le choix ?

Il y a gagné l'expérience, a fait connaître ses talents et acquis ces fameuses relations indispensables dans le monde du journalisme et de la littérature où il voulait s'imposer.

Mirbeau n'est pas non plus un saint, ses dettes et ses années « *frénétiques* » de vie parisienne en témoignent.

Pour pouvoir se libérer de l'argent, il lui a fallu le maîtriser. Et, à la différence du secrétaire, il était bardé de volonté et de talent. Mais profondément sensible il est resté marqué par ses combats. Contrairement au secrétaire du marquis qui partait vaincu, il est resté fidèle à ses convictions qu'il a su défendre.

Tel qu'il apparaît dans ses lettres à son ami Alfred Bansard des Bois, tel il restera jusqu'à la fin de sa vie.

La victoire, payée au prix fort, dans cette lutte essentielle menée par notre écrivain, mérite d'être soulignée.

L'indécision est en effet le trait qui marque l'échec de bien des héros... On pense au général Boulanger, dont Mirbeau fait un portrait au vinaigre dans son article paru dans *Le Gaulois* le 18 juillet 1886 (repris dans les *Combats politiques*, présentés par Pierre Michel et Jean-François Nivet).

Mirbeau réussit, lui, par le courage et la constance de ses engagements déclarés, il se libère des pesanteurs qui devraient l'anéantir. Toute sa force est là, qui donnera le mouvement indispensable à l'expression de son talent.

Le second chapitre s'ouvre sur une séquence qui me semble être un clin d'œil de l'auteur.

Berget, l'hôtelier ivrogne, ne serait-il pas Caliban (le nom de plume de son ami Bergerat), l'âme politiquement damnée qui ira livrer à son maître, Dracula des temps modernes, non le sang d'un jeune juriste comme dans le roman de Bram Stoker paru en 1897, mais la cervelle d'un pauvre secrétaire qui pourrait être aussi celle du jeune journaliste et secrétaire Octave Mirbeau ?

La dualité, un des thèmes favoris de Mirbeau ou plutôt l'ambiguïté des natures humaines et des faits, apparaît bientôt dans le récit. Elle culminera dans *La Mort de Balzac*, chapitre ôté en catastrophe de *La 628-E8* et qui est d'une extrême modernité, en faisant à partir d'un récit supposé un exercice très maîtrisé de « *mentir vrai* »...

Le château a été rénové mais disons qu'il est plutôt « *rapiécé* », comme le pantalon du secrétaire..

Le père Lerible, lui, a des pieds étrangement différents, aspect caractéristique de ce qui est diabolique (*diabolein* = séparer).

La figure du marquis montre de la noblesse, mais aussi la bassesse des instincts ; il se déguise en fermier pour mieux tromper son monde, flatter les intérêts qui lui sont nécessaires ; on sait le diable assez habile comédien....

Dans le village voisin, le curé sera aussi paillard, l'entretien de son église rimant avec l'entretien d'une maîtresse, le médecin un dévôt excessif dont l'hygiène n'est pas la première préoccupation, le garde-chasse un dangereux braconnier, incestueux par-dessus le marché ; mais dans la chaîne des filous qui défilent sous nos yeux, peut être est-il le plus vrai, par le refus qu'il oppose au marquis de changer de manière de vivre.

Tout ceci participe d'un même mouvement : l'abandon, la chute, le départ, au sens littéral, et annonce la fin, l'éclatement du roman, que le simple lecteur que je suis estime inévitable.

Autre curiosité : dans *Guerre et Paix*, l'armée de Napoléon découvre à Moscou désertée une cloche trop lourde pour être installée, il en est de même pour celle que la marquise a offerte à l'église de Sonneville. Mais le marquis nous rassure : « *La religion c'est de la politique.* » Il s'agit donc d'une cloche politique, indiquant la dérive excessive de la religion vers le pouvoir temporel, dérive devenue insupportable, selon Mirbeau.

L'hospice créé par la marquise, gigantesque et vide, est lui aussi politique, puisque le marquis y emmènera, à des fins plus électorales qu'humanitaires, quelques habitants d'un village voisin.

Le calvaire de granit breton de 17 mètres que la marquise a fait dresser, nous ramène selon toute vraisemblance au calvaire subi par Mirbeau dans son amour avec Judith Vimmer.

Tous les personnages, à une exception près, et encore est-elle temporaire, sont guidés par un motif unique, l'intérêt, l'argent, la jouissance, le pouvoir. Les faibles sont exclus, tel le garde-chasse « chassé » sans aucun égard.

Pour tous ceux qui servent le Marquis, seule est prise en compte l'efficacité avec laquelle ils agissent, qu'ils volent leur maître comme Lerible ou soient capables de tuer un homme comme Flamant. Que peut-on d'ailleurs attendre d'autre d'un homme qui n'aime pas les fleurs, une des passions de Mirbeau ?

Comme Isidore ou Théodule Lechat se précipitent vers la ruine en bafouant la nature, on devine que le marquis qui va abandonner l'exploitation de son domaine, sera balayé par l'Histoire. Le château, il le laisse entendre, risque de ne plus être qu'un rendez-vous de chasse, comme nous le voyons dans le conte *L'Oiseau sacré*.

L'industrie, les ouvriers, commencent à s'installer à la campagne, comme le note Mirbeau à propos d'une scierie qui s'est installée dans la région .

La sanction, bien réelle, des élections qui se sont tenues à l'époque dans ce département le confirme : la région bascule vers la République, parce que c'est la position la plus commode pour mener ses affaires lorsqu'il faut compter avec le peuple..

Il y a dans ces trois chapitres quatre personnages de femmes qu'il me paraît intéressant d'évoquer.

La marquise, invisible et lointaine, est au sommet de la hiérarchie sociale, de la puissance financière, elle est sensible à la beauté. Elle est riche, mais elle est malade et ses relations avec le marquis sont ambiguës. Dans son abstraction elle se confond avec l'argent, invisible et tout-puissant.

Madame Berget, personnage ignoble d'hôtesse sordide, se situe cependant dans la sphère où se meut le marquis, celle de l'intérêt, de « *l'argent qui circule* », ceci est souligné par la familiarité avec laquelle le marquis traite le couple Berget..

Il n'en va pas de même des deux exclues qui seules semblent respirer quelque humanité. Tout d'abord la belle et naïve fille-femme de Flamant, le braconnier garde-chasse, courageuse et saine, et qui ne doit le maintien et l'amélioration de son statut qu'aux qualités de nuisance de son compagnon que le marquis récupère à son profit.

.Et enfin, il y a un personnage superbe, la fille publique qui héberge et nourrit le secrétaire mourant de faim. Le passage du premier chapitre où elle apparaît est l'un des plus émouvants du texte. L'homme s'y montre dans toute sa faiblesse, sa veulerie, la femme illustre sa capacité « *surnaturelle* » de dévouement. C'est en effet en vendant son corps qu'elle pourra nourrir le pauvre affamé. Ce geste d'une telle compassion, seule une pauvre parvenue au fond de l'abjection pouvait l'accomplir. On pense ici à Léon Bloy, que Mirbeau avait salué lors de la sortie de son livre *La Femme pauvre*, et qui se trouvait quelques traits communs avec ce mécréant de Mirbeau.

C'est un jugement sans appel de la société de l'époque que prononce Octave : le cœur, la liberté, la justice, ne peuvent vivre dans l'humanité que chez les êtres qui s'opposent, contraints ou volontaires, aux valeurs communément admises, qui ne sont qu'hypocrisie. Ces valeurs, seuls ces exclus sont en mesure de les incarner réellement. C'est ainsi que Mirbeau prendra la défense de Ravachol. C'est ainsi que, dans un tout autre registre, il défendra l'innocence de Dreyfus.

Ainsi Alice a échoué. Le dernier mot reste à Mirbeau. Mirbeau le révolté, Mirbeau l'anarchiste, contempteur impitoyable des fausses gloires et des purulentes plaies morales du siècle finissant qui se précipite avec frénésie vers le suivant, celui du grand massacre.

Jean-Pierre BUSSEREAU